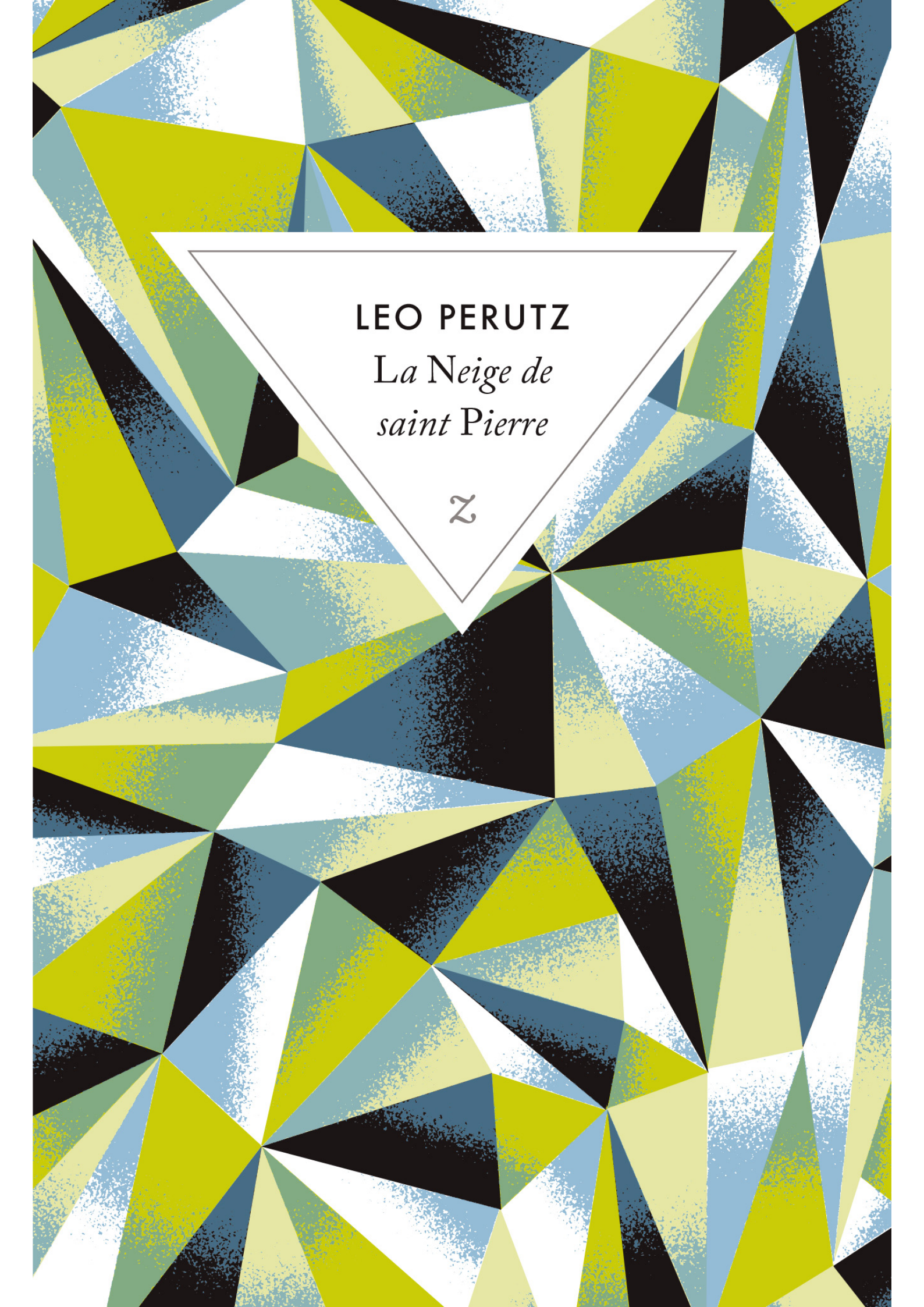




LEO PERUTZ

*La Neige de
saint Pierre*

Σ

« Jouant avec virtuosité sur deux registres, Parutz laisse planer le doute, à l'ombre des angoisses qui menacent confusément le monde à l'orée des années 1930. »

Pierre Dehusses, *Le Monde*

« Convaincante métaphore romanesque sur le péril nazi, l'ouvrage sera interdit peu après sa sortie, dès l'accession d'Hitler au pouvoir. On comprend pourquoi, car les rêves grandiloquents et cyniques de ce baron noir rappellent étrangement les cauchemars à venir prodigués par le peintre moustachu raté. »

Fabrice Gaignault, *Lire*

« Un roman visionnaire, à la fois drolatique et fort sérieux. »

Lise Wajeman, *Mediapart*

« Perutz nous prend par la main et nous conduit où il veut, sans nous laisser le temps de réfléchir, par la force de son talent. Après coup, seulement, on découvre, qui enveloppe tout le récit, l'ombre menaçante du Sphinx. »

Dominique Fernandez, *Le Nouvel Observateur*

« Il est de ces auteurs qui ne devraient jamais tomber dans l'oubli. »

Jean-Pierre Fontana, *L'Écran Fantastique*

« Perutz est le maître d'un fantastique subtil qui irrigue une narration excellente. »

Arnaud Laimé, *Bifrost*

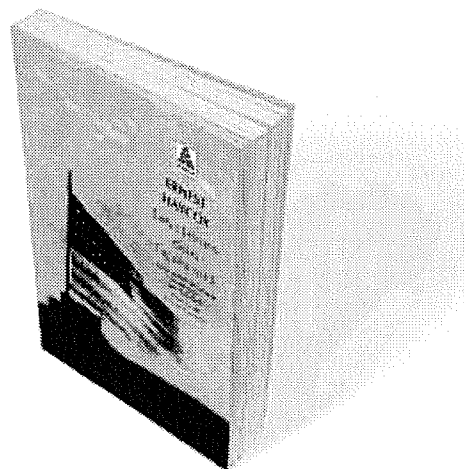
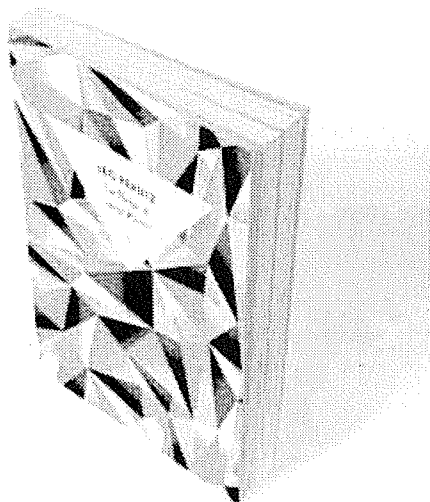


La Neige de saint Pierre

(*St. Petri-Schnee*), de **Leo Perutz**,
traduit de l'allemand par Jean-Claude Capèle,
Zulma, « Z/a », 240 p., 9,95 €.

Les junkies des années 1970 n'ont pas été les premiers à surnommer la drogue « la neige ». Quarante ans plus tôt, Leo Perutz (1882-1957), dans son roman *La Neige de saint Pierre*, avait utilisé ce terme pour désigner un champignon parasite du blé, dont un certain baron von Mechlin croit constater l'influence sur le degré de ferveur religieuse de ses sujets. Dans son laboratoire, il réussit à extraire la molécule pour la produire à grande échelle. Mais tout cela a-t-il une réalité ou n'est-ce que le délire du médecin, appelé quelque temps plus tôt sur les terres du baron et qui se réveille dans un hôpital ? Jouant avec virtuosité sur deux registres, Perutz laisse planer le doute, à l'ombre des angoisses qui menacent confusément le monde à l'orée des années

1920. ■ PIERRE DESHUSSES



Des clairons dans l'après-midi

(*Bugles in the Afternoon*), d'**Ernest Haycox**,
traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jean Esch,
Babel, 462 p., 9,80 €.

De *Pacific Express*, de Cecil B. DeMille (1939, d'après *Trouble Shooter*, non traduit, 1936) jusqu'à *Je suis un aventurier*, d'Anthony Mann (1954, d'après *Les Fugitifs de l'Alder Gulch*, Actes Sud, 2016), on ne compte plus les films tirés des livres d'Ernest Haycox. C'est que cet Américain (1899-1950), auteur d'une trentaine de romans, de centaines de nouvelles et de scénarios, est l'un des grands du western. La célèbre bataille de Little Big Horn – où les « tirs des Sioux recouvrent le sol d'une pluie fine », leurs balles passant « dans un souffle chaud » et leurs flèches s'agitant « comme des serpents sur le sol » – fournit ici le décor d'une intrigue captivante dont le secret et la revanche sont les principaux ingrédients, jusqu'à la révélation finale. Dans sa postface, le cinéaste Bertrand Tavernier parle encore avec émotion des *Clairons sonnent la charge* – le film de Roy Rowland (1952) adapté de ce roman – que son père l'emmena voir à l'âge de 13 ans et qu'il n'a jamais oublié. ■ FLORENCE NOIVILLE



SPECIAL POCHE

Classiques revisités

LEO PERUTZ
NEIGE NOIRE



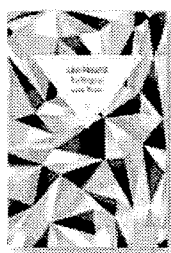
★★ *La Neige de saint Pierre (St. Petri-Schnee)* par **Leo Perutz**, traduit de l'allemand par Jean-Claude Capèle, 240 p., Zulma, 9,95 €

Il arrive aux hommes de succomber au mal, comme drogués à d'hypothétiques élixirs bienfaiteurs. Hitler, Staline et autres bonimenteurs aux cortex de tueur en série ont su prodiguer aux masses leurs meurtrières poudres magiques. C'est ainsi que le sanguinaire *xx*^e siècle succomba aux versions dopées de l'opium des peuples que la plupart s'empressèrent d'avaler sans en mesurer les conséquences. Ces zombies défoncés aux manifestes totalitaires ressemblaient à bien des égards aux habitants de Pont-Saint-Esprit qu'un empoisonnement inexplicable à ce jour avait, dans les années 1950, rendus délirants. Leo Perutz (1882-1957), auquel on doit le fameux *Cavalier suédois*, était un enfant de cette Mitteleuropa vivant ses dernières années avant que le dessein funeste des manipulateurs du III^e Reich ne le flétrisse et ne le fasse sombrer « dans l'oubli de la mort ». Publié en 1933, *La Neige de saint Pierre* met face à face un jeune médecin idéaliste et un baron allemand toqué de grandeur autocratique passée, mettant au point une sorte de LSD destiné à transmuter le peuple en armée d'automates serviles... Convaincante métaphore romanesque sur le péril nazi, l'ouvrage sera interdit peu après sa sortie, dès l'accession d'Hitler au pouvoir. On comprend pourquoi, car les rêves grandiloquents et cyniques de ce baron noir rappellent étrangement les cauchemars à venir prodigués par le peintre moustachu raté. **Fabrice Gagnault**



POCHES

LEO PERUTZ
LA NEIGE DE SAINT PIERRE
Traduit de l'allemand par
Jean-Claude Capèle. Zulma,
218 pp., 9,95 €.



«Je regrettai dans l'instant ce que je venais de dire. Je m'en voulus, même, d'avoir laissé échapper mon secret. Je venais de nous livrer, Bibiche et moi, aux mains du docteur Friebe.»

Nazis dans la poudre: un essai révèle, un roman anticipe

PAR LISE WAJEMAN

ARTICLE PUBLIÉ LE JEUDI 13 OCTOBRE 2016



« Pervitine. Stimulant pour le psychisme et la circulation sanguine.

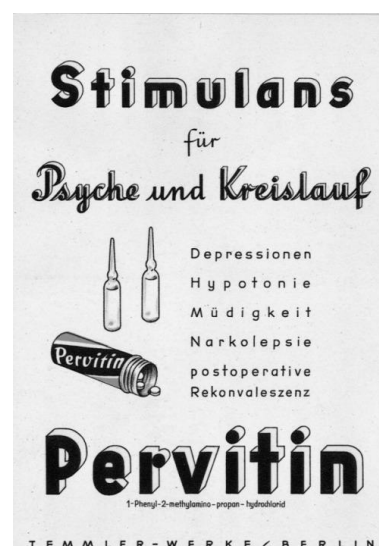
Dépression, hypotonie, fatigue, narcolepsie, convalescence postopératoire »

Dans *L'Extase totale*, Norman Ohler raconte l'histoire du III^e Reich du côté des stupéfiants, sans minorer la responsabilité de Hitler. Dès 1933, Leo Perutz, avec son roman *La Neige de saint Pierre*, envisageait les liens entre drogue et nazisme.

Pralines de chocolat à la méthamphétamine, chewing-gums à la cocaïne, barres de vitamines aux stéroïdes ne sont pas les sucreries en vogue d'un Willy Wonka hallucinogène mais quelques-unes des drogues inquiétantes que le régime nazi aura développées. Norman Ohler en fait l'histoire dans un essai informé que publient les éditions La Découverte, *L'Extase totale*. Lors de sa parution en 2015 en Allemagne, le livre avait suscité la polémique, accusé de sensationnalisme, ou de vouloir minorer la responsabilité de Hitler, dépeint dans sa dernière période comme un junkie en manque. Mais les autorités que sont Hans Mommsen et Ian Kershaw, grands spécialistes du III^e Reich, ont adoubé l'ouvrage, et le lecteur, parfois ahuri par ce que raconte le livre en matière de stupéfiants nazis, doit en convenir : cet essai constitue l'un des grands

jalons de l'histoire pharmacologique des guerres, qui commence à s'écrire (un livre récemment paru aux États-Unis offre une synthèse sur le sujet : *Shooting Up. A Short History of Drugs and War*, de Lukasz Kamienski, Oxford University Press, 2016).

Un certain nombre des éléments qu'évoque Ohler sont connus, mais jamais l'enquête n'avait été menée de manière aussi systématique, et l'auteur exhume des documents restés jusque-là inédits. L'ouvrage se concentre sur deux fronts : d'une part, le développement de drogues qui visent à galvaniser la population et à doper les soldats ; d'autre part, la polytoxicomanie grandissante de Hitler au fur et à mesure de la guerre. On ne destine pas les mêmes produits au peuple et à son chef.



« Pervitine. Stimulant pour le psychisme et la circulation sanguine.

Dépression, hypotonie, fatigue, narcolepsie, convalescence postopératoire »

En 1937, les laboratoires Temmler brevètent un psychotrope sous le nom de Pervitine – c'est le même produit qu'on appellera à partir des années 1980 Crystal Meth ou Ice. À l'époque, l'usage en est recommandé pour susciter « *le retour de la joie de vivre* », soigner la frigidité féminine, mincir, mais il s'avère aussi utile pour soutenir le rendement imposé aux travailleurs dans une société productiviste moderne, être à la hauteur de l'exaltation de la force que proclame le régime nazi. La Pervitine est disponible sans ordonnance jusque fin 1939, et elle va rapidement trouver un autre usage, une application militaire. La Wehrmacht découvre en réalisant une

batterie de tests sur des élèves officiers médecins que ce médicament permet de résister au sommeil, et constitue donc « *une substance militairement précieuse* » : elle est distribuée à haute dose aux troupes chargées d'envahir la Pologne, puis intégrée à l'équipement sanitaire des soldats qui s'apprêtent à franchir les Ardennes, pour leur permettre de ne pas dormir, d'aller vite, et de susciter ainsi l'effet de surprise qui sera décisif dans l'invasion de la France. L'armée commande trente-cinq millions de doses de méthamphétamine. Pour atteindre Sedan, un général ordonne aux soldats : « *J'exige de vous que vous ne dormiez pas pendant trois jours et trois nuits si cela est nécessaire.* » La Blitzkrieg est littéralement une guerre du speed. Fin 1944, alors qu'ils sont en train de perdre la guerre, les militaires de la Wehrmacht, en quête d'une « arme miracle », distribueront aux jeunes recrues un mélange de cocaïne, de méthamphétamine et d'opiacés, préalablement testé sur des cobayes en camp d'extermination.

On peut s'étonner que les nazis, avec leurs idéaux de pureté aryenne, aient à ce point drogué leurs propres soldats. De fait, la drogue est régulièrement dénoncée par le régime comme nocive, décadente, bref étrangère, juive : « *Les stupéfiants les plus allogènes, les plus étrangers à la race produisent toujours les effets les plus néfastes* », explique un livre de 1938, qui les associe aux « *races inférieures* ». Des conditions strictes encadreront bientôt les prescriptions de Pervitine. Mais la consommation civile ne cessera pas pour autant d'augmenter ; et le Führer lui-même va s'autoriser une prise grandissante de substances. En fait, les drogues sont incontournables parce qu'elles constituent le meilleur moyen de faire advenir le surhomme que promeut l'idéologie nazie.



Tube de Pervitine

À partir de 1941, Hitler est suivi par un certain Dr Morell, qui l'accompagne dans toutes ses résidences, et le traite quotidiennement à l'aide de

produits divers, administrés pour partie par le biais d'injections, une par jour en moyenne. Ohler a repris les archives qu'a laissées le docteur au sujet de son « *Patient A* », et qui n'avaient pas été déchiffrées jusqu'ici : outre les laxatifs, vitamines, hormones, produits élaborés à partir de testicules de taureau ou de parasites hépatiques, prescrits au dictateur qui continue de se clamer végétarien, le docteur, ou plutôt le dealer de Hitler va régulièrement lui injecter un puissant dérivé de l'opium ; le Führer aura aussi droit un temps à de la cocaïne. Ohler estime que les quantités étaient telles que le dictateur était devenu un vrai toxicomane, sans qu'il en ait conscience probablement. L'auteur pense également détecter dans la déliquescence physique que connaît Hitler sur sa fin, réfugié dans son bunker, les effets d'un « *sevrage tyrannique* ».

Un tyran soumis à la tyrannie du produit, voilà qui peut modifier la compréhension qu'ont les historiens du dictateur monstrueux. Le livre prend soin de mettre en garde contre toute tentative de substituer une lecture chimique à une lecture politique de l'histoire : « *Les objectifs et les mobiles du délire idéologique [nazi] n'ont pas été engendrés par les drogues [...]. Hitler ne tue pas non plus dans un aveuglement toxicomane ; jusqu'à la fin, il demeure responsable de ses actes.* » N'empêche qu'à plusieurs reprises Ohler évoque l'adhésion idéologique comme l'effet de prise de drogues, lorsqu'il évoque des auditeurs enthousiasmés par un Hitler dopé, ou l'extase que connaissent les soldats survoltés sous l'effet d'excitants, ce qui les conduirait à croire à la propagande nazie. Or l'exaltation politique, si elle peut agir comme une drogue, ne peut se résumer à la prise de drogues.

Roman d'anticipation ?

C'est ce que raconte un roman visionnaire, *La Neige de saint Pierre*, de Leo Perutz, écrivain juif viennois d'origine pragoise, dont les éditions Zulma ont entrepris de rééditer plusieurs livres. Ce « *Kafka aventureux* », selon le mot de Borges, publie en 1933 un texte à la fois drolatique et fort sérieux, charge dont les nazis comprennent si bien le

danger qu'ils l'interdisent aussitôt. Le récit raconte comment un jeune docteur prend son poste dans un patelin de Westphalie et découvre progressivement les projets machiavéliques du potentat local : le baron von Malchin est en train d'élaborer, à partir d'un champignon parasite du blé, un produit qu'il a l'intention de faire absorber par tous ses administrés à leur insu, partant de l'idée qu'il existe « *des drogues capables de provoquer, individuellement ou collectivement, l'extase religieuse* », une foi, un enthousiasme qui devrait permettre la restauration du Saint Empire romain germanique que le baron appelle de ses vœux. Bien entendu, *La Neige de saint Pierre*, ainsi se nommerait le champignon, est un proche cousin de l'ergot de seigle, à l'origine des épidémies que le Moyen Âge désignait comme « mal des ardents » ou « feu de Saint-Antoine », car elles se caractérisaient par des hallucinations ; quant à la nostalgie du Saint Empire, elle est associée par le baron à l'exaltation d'une « *volonté supérieure* », qui voit dans le rétablissement de la dynastie de Frédéric II l'avenir, le salut de l'Europe. De fait, des nazis tentèrent de s'accaparer la légende de l'empereur des Romains pour faire de Hitler son héritier.

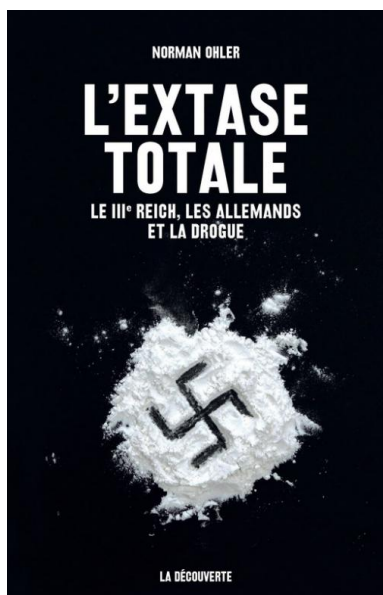


« Les pralines Hildebrand font toujours plaisir ».
Chaque chocolat contient 14 mg d'amphétamine.

Bref, l'allégorie est transparente, et le rôle de la drogue dans le roman pourrait être considéré lui aussi comme métaphorique. On a pu parler de drogue ou de délire

pour caractériser l'élan qui s'est emparé d'un peuple et l'a conduit à vénérer un leader en furie, se soumettre à un régime d'oppression, assassiner en masse une partie de l'humanité. Mais ces lectures ne nous suffisent plus depuis longtemps. On pourrait alors lire *La Neige de saint Pierre* de manière bien plus littérale, au prisme de ce que raconte le livre de Norman Ohler, qui n'évoque malheureusement pas le texte de Perutz. Il s'agirait d'un roman d'anticipation, qui annoncerait dès 1933 comment le régime nazi va effectivement shooter sa propre population. À ce titre, le livre pourrait presque figurer dans l'essai que publie ces jours-ci Pierre Bayard au sujet des œuvres littéraires qui « *semblent décrire le futur et donner le sentiment que l'auteur a disposé un moment d'un accès privilégié à des événements qui ne se sont pas encore produits* » (*Le Titanic fera naufrage*, Les Éditions de Minuit).

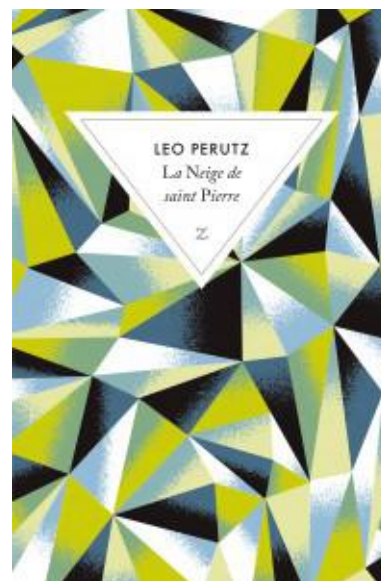
Le roman déjoue cependant les calculs du baron pour s'offrir un retournement revigorant : si les drogues sont capables de déclencher chimiquement des passions, elles ne peuvent en revanche déterminer leur objet, et le dealer autocrate paiera cher ses tentatives toxiques. Le livre s'offre le luxe, qui a coûté à son auteur, d'être à la fois une parabole sérieuse anticipant la terreur nazie et un pied de nez comique contre le régime. Mais surtout, les hallucinations les plus vives ne sont pas tant celles qu'éprouvent les habitants drogués que le narrateur du livre lui-même, qui ne sait jamais s'il vit une réalité ou un cauchemar, si ce qu'il décrit a bien eu lieu ou est l'effet de son délire. Baigné dans cette incertitude, le roman entraîne le lecteur dans un monde incertain, double, tantôt effrayant tantôt cocasse : les pouvoirs de la littérature se mesurent ici à ceux de la drogue, et le roman offre un trip fantastique.



La couverture du livre « L'Extase totale » de Norman Ohler

Norman Ohler, *L'Extase totale. Le III^e Reich, les Allemands et la drogue*, traduit de l'allemand par Vincent Platini,

La Découverte, 256 pp., 21€



La couverture du livre « La Neige de saint Pierre » de Leo Perutz

Leo Perutz, *La Neige de saint Pierre*, traduit de l'allemand par Jean-Claude Capèle, Zulma, 240 pp., 9,95€

Directeur de la publication : Edwy Plenel

Directeur éditorial : François Bonnet

Le journal MEDIAPART est édité par la Société Editrice de Mediapart (SAS).

Durée de la société : quatre-vingt-dix-neuf ans à compter du 24 octobre 2007.

Capital social : 28 501,20€.

Immatriculée sous le numéro 500 631 932 RCS PARIS. Numéro de Commission paritaire des publications et agences de presse : 1214Y90071 et 1219Y90071.

Conseil d'administration : François Bonnet, Michel Broué, Laurent Mauduit, Edwy Plenel (Président), Sébastien Sassolas, Marie-Hélène Smiéjan, Thierry Wilhelm. Actionnaires directs et indirects : Godefroy Beauvallet, François Bonnet, Laurent Mauduit, Edwy Plenel, Marie-Hélène Smiéjan ; Laurent Chemla, F. Vitrani ; Société Ecofinance, Société Doxa, Société des Amis de Mediapart.

Rédaction et administration : 8 passage Brulon 75012 Paris

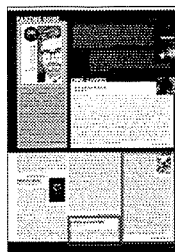
Courriel : contact@mediapart.fr

Téléphone : + 33 (0) 1 44 68 99 08

Télécopie : + 33 (0) 1 44 68 01 90

Propriétaire, éditeur, imprimeur : la Société Editrice de Mediapart, Société par actions simplifiée au capital de 28 501,20€, immatriculée sous le numéro 500 631 932 RCS PARIS, dont le siège social est situé au 8 passage Brulon, 75012 Paris.

Abonnement : pour toute information, question ou conseil, le service abonné de Mediapart peut être contacté par courriel à l'adresse : serviceabonnement@mediapart.fr. ou par courrier à l'adresse : Service abonnés Mediapart, 4, rue Saint Hilaire 86000 Poitiers. Vous pouvez également adresser vos courriers à Société Editrice de Mediapart, 8 passage Brulon, 75012 Paris.



LA NEIGE DE SAINT PIERRE

Leo Perutz/****

Lorsqu'il se réveille à l'hôpital d'Osnabruck, le docteur Amberg est bientôt en proie à des souvenirs contradictoires. A-t-il été renversé par une voiture à proximité de la gare ou aurait-il

au contraire reçu un coup sur la tête alors que, engagé par un ami de feu son père, le baron Von Malchin, il exerçait sa profession auprès des habitants du village de Morwede? Au cœur de ses pensées confuses, quelques noms cependant surgissent: une femme surtout,



Kallisto Tsanaris, rencontrée autrefois à l'institut bactériologique de Berlin; un certain prince Praxatine, émigré russe et employé de l'hôpital comme aide-soignant alors qu'il est certain de l'avoir côtoyé bien souvent dans la demeure du baron. Car c'est bien dans cette petite bourgade qu'il a retrouvé la jeune femme dont il est secrètement amoureux. C'est bien là-bas aussi qu'il a découvert à quelles recherches se livrent la jeune femme et le baron: la neige de saint Pierre, qui serait responsable des grands mouvements passés de la foi chrétienne. Élaboré autour de la désinformation et de la manipulation, servi par l'écriture minutieuse et d'une fluidité exemplaire d'un des écrivains majeurs de la littérature fantastique du siècle dernier, interdit par les nazis dès sa parution en 1933, ce roman de l'auteur du *Marquis de Bolibar* (prix Nocturne 1962) ou du *Maître du Jugement dernier* méritait à juste titre une réédition et, surtout, une redécouverte. Il est de ces auteurs qui ne devraient jamais tomber dans l'oubli (*Éditions Zulma*).

Jean-Pierre Fontana



LA NEIGE DE SAINT-PIERRE

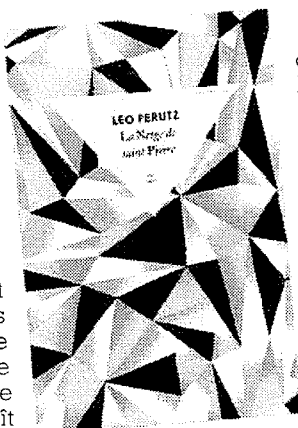
Leo Perutz - **Zulma** - octobre 2016 (réédition d'un roman traduit de l'allemand [Autriche] par J.-C. Capele - 240 pp. LdP. 9,95 €)

Petit à petit, les éditions Zulma complètent dans leur collection de poche les œuvres

du Maître Léo Perutz, toujours dans les élégantes traductions de Jean-Claude Capele. Après **Le Maître du jugement dernier** et **La Troisième balle**, c'est au tour de **La Neige de Saint-Pierre** de venir répandre sur nos vies ses flocons électriques et frissonnants.

Georg Friedrich Amberg jaillit du néant aux premières lignes du récit, dans les murs d'une chambre de clinique. L'histoire qu'il porte en lui n'est pas celle qu'on lui raconte. Il reconnaît pourtant autour de lui des protagonistes de ce qu'il croit être la vérité, mais avec des rôles différents. Que s'est-il vraiment passé après qu'il s'est tenu debout au milieu de ce carrefour, à regarder partir dans sa Cadillac verte l'énigmatique Bibiche, sa collègue de laboratoire à l'institut bactériologique de Berlin, dont il est amoureux ? A-t-il été percuté par une voiture, comme on le lui affirme ? Ou bien a-t-il rejoint les terres du baron von Malchin, qui s'est mis en tête de réveiller la foi religieuse en son village et de restaurer la vieille lignée impériale des Staufen en faisant ingérer aux villageois la Neige de Saint-Pierre, l'ergot de seigle aux puissantes vertus hallucinatoires ? Et s'est-il vraiment trouvé pris dans un mouvement populaire qui a failli lui coûter la vie ?

Perutz est le maître d'un fantastique subtil qui irrigue une narration excellemment maîtrisée. Il nourrit celle-ci d'une érudition historique et scientifique jamais empesée et qui ne vient jamais faire obstacle au plaisir de la lecture. Bien sûr, un tel roman écrit en 1933 sur les volontés de pouvoir hallucinées ne pouvait qu'attirer les foudres du régime nazi, mais ce n'est pas là son aspect le plus déroutant : celui-ci délivre un questionnement singulier sur le réel et son inexplicable continuité, tout autour de nous. Ainsi, quelques questions primordiales hantent



ce texte et plus largement toute l'œuvre de l'écrivain autrichien : serons-nous vraiment le même dans la seconde qui suit ? Pourquoi persistons-nous dans notre identité ? Et si nous n'étions pas l'histoire que les autres nous racontent de nous-mêmes ? Et si le simple fait de raconter faisait jaillir les êtres et les événements ? Et si le monde n'était simplement que ce récit mâtiné de l'imagination des autres et de celle de nous-mêmes ? Questions qui sont autant d'é-

tranges réponses à l'angoisse profonde de la folie qui ne nous quitte jamais vraiment...

Et si, à la sortie du roman, vous ne savez plus qui est qui, de vous-même et des autres, alors vous serez mûrs pour partir en quête de l'inquiétant **Marquis de Bolibar**, aux mille visages : vivement une prochaine réédition !

Arnaud Laimé

PRINCE LESTAT

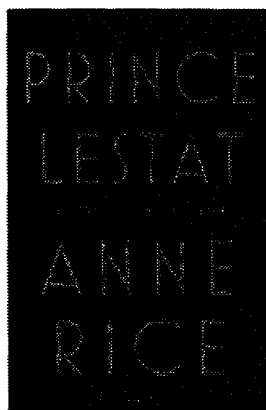
Anne Rice - Michel Lafon - octobre 2016 (roman traduit de l'anglais [US] par E. Betsch - 524 pp. GdF. 20,50 €)

« Luttant contre le désir qu'il éveillait en moi, je me forçai — une fois de plus — à apprendre comment faire fonctionner mon puissant ordinateur, après quoi je me créai une nouvelle adresse électronique. »

E.L. James — 50 nuances de Grey

Anne Rice - **Prince Lestat**

Dressons la tente : Anne Rice commence chez J.C. Lattès, croise avec Plon un certain nombre d'années puis atterrit chez Michel Lafon, qu'on ne remerciera jamais assez d'avoir sorti Maxime Chattam, imprimé du Rika Zari et édité la bonne parole de Jean-Pierre Foucault⁽¹⁾.



(1) Notre vil chroniqueur oublie l'excellente *Histoire secrète de Twin Peaks* signée Mark Frost, aux éditions Michel Lafon, mais il est vrai que Bifrost a une réputation de mauvaise foi à soigner. [NDRC]